



LE MÉDIATEUR,

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Hélas ! la vérité si souvent est cruelle ! — VOLTAIRE.

VOL. 1.] NEW-YORK, 16 JUILLET, 1814. [No. 18.

JESUS-CHRIST.

Ce nom me terrasse toujours de respect. C'est la religion qui règne en France depuis Clovis. La Religion de Jésus est triomphante, en Europe et en Amérique ; des milliers d'édifices portent sa croix dans les airs ; c'est le signe universellement révérend : il est sur la poitrine du souverain, du pontif, du guerrier ; tout genou fléchit encore devant lui. Ce signe précède ou accompagne tous les actes solennels : il est dans les tribunaux et au chevet de nos lits. — L'innocente beauté le tient suspendu à son col ; l'enfance en est ornée, l'intérieur de nos maisons, l'offre en bois, en argent, en peinture, et partout l'image sacrée se répète et se multiplie.

Le premier acte de la vie et le baptême. A notre arrivée dans ce monde, la religion chrétienne vient nous recevoir dans ses bras, et nous imprimer son sceau ; quand la folie du jeu nous tourmente et nous aveugle, quand la foule des passions emporte notre fragile nacelle, cette même religion accourt pour nous aider à lutter contre la tempête, nous servir de pilote et la conduire dans le port ; elle précède à l'acte le plus intéressant de notre vie, et nous assure la possession de l'objet chéri qui règne sur toutes les facultés de notre âme ; elle adoucit ensuite nos peines, relève notre courage abattu, verse un baume consolateur sur nos maux, nous fait supporter les méchants, nous engage à leur pardonner ; enfin, elle reçoit notre dernier soupir, assiste à nos funérailles en longs habits de deuil, dépose nos tristes dépouilles dans le tombeau, et, comme si tous ces bons offices étaient insuffisants pour elle, elle monte au ciel et va encore intercéder pour nous la miséricorde divine.

Le Christianisme dans son origine fut un retour à la loi naturelle, il fut la collection des motifs surnaturels qui doivent engager les hommes à observer la morale dans toute sa pureté.

Le monde obéissait aux Romains. Les Peuples dans une anarchie tumultueuse étaient balottés d'un Tibère à un Caligula, d'un Claude à un Néron. La religion chrétienne devint une croyance universelle qui forma entre les nations actives et civilisées un nœud moral ; qui eut la plus grande influence sur la politique. Les nations chrétiennes marchèrent d'un pas à peu près égal, dans les progrès des arts, tandis que tout le reste s'obscurcissait au tour d'elles.

La Chrétienté fut une grande république dont les parties se rapprochaient dans le besoin par plus d'une union.

La religion de Jésus a donc fait le plus grand bien à la terre, lorsque les hommes l'ont révéérée sans y faire entrer leurs passions. Elle préserva ensuite de l'esclavage les nations qui surent la conserver ; elle apporta ensuite des consolations à ceux qui surent souffrir pour les fautes de leurs Rois.

La Doctrine évangélique triomphe encore de nos jours ; l'impiété n'a pas prévalu. L'évangile n'admet pas les subtilités de la sagesse et de la politique humaine.....Quelle doctrine que celle de Jésus !.....Toutes les vérités naturelles y sont établies et développées ; toutes celles que l'homme ignorait, ou sur lesquelles il ne pouvait former que des conjectures, et qu'il lui importait de reconnaître avec certitude, y sont énoncées. Il n'est aucune de ces vérités, qui ne s'accorde avec les idées que nous avons de la sagesse de l'Être Suprême, de sa bonté et de sa justice. Le culte prescrit est digne du Dieu qui en est l'objet ; c'est le culte de l'esprit et du cœur ; l'homme y apprend sa noble origine, sa destination et sa fin. Son premier commandement c'est l'amour de Dieu ; son second semblable au premier, c'est la charité !....Ces préceptes, étant fondés sur la nature de l'homme, sont faciles à concevoir et à pratiquer ; Jésus ne nous demande ni dures austérités, ni pactes superstitieux et révoltants, ni extases ridicules. Le Christianisme, en portant nos regards sur une autre vie ne nous ordonne rien qui ne tende à notre bonheur dans celle-ci ; et puisqu'une morale pure est le germe des bonnes constitutions, quelle morale sera plus propre que celle de Jésus à rectifier l'égarement des Princes et à faciliter l'obéissance des Peuples ?

La morale de Jésus !..... Dans sa vie, tout est paisible, tout est aisé, tout est doux, tout est social dans son caractère, tout est grand, sage et intéressant dans ses discours. Il est l'auguste fondateur de l'esprit conciliant et pacifique de la religion ; il a toujours dit à la violence : *Non, tu ne feras point ce que fait la douceur.*

La vertu la plus pure est marquée dans ses œuvres ; le sens le plus exquis se trouve dans ses paroles : rappelons-nous quelques-uns des traits de son caractère. Charité pleine de compassion, et de compassion agissante : *Je suis ému de compassion envers cette multitude. Si je les renvoie à jeun, ils tomberont en défaillance par les chemins.—*

Charité prévenante : “ *veux-tu être guéri ?* ” dit-il au paralytique ; et au moment même il fut guéri. Il dit à l'autre, “ *mon fils ayez bon courage.* ” Il répand des larmes sur le tombeau de Lazare, honorant ainsi et l'ami qui en est l'objet, et l'humanité qui les verse ; il pardonne à la femme adultère et prie pour ses propres ennemis.

La morale de Jésus serait donc la base d'une excellente constitution politique ; on y trouverait ce calme et cette sagesse qui attendent tout de la conviction intime. Il n'y a aucun acte de précipitation ou de dureté dans la vie de Jésus ; il semble dire aux maîtres de la terre : “ *Soyez doux avec les hommes si vous voulez qu'ils vous obéissent.* ” Un Monarque chrétien sera toujours le meilleur des Monarques ; et les vertus de St. Louis ne sont-elles pas encore révérees ? Ses loix ne respirent-elles pas la bonté de la source dont elles sont émânées ? Etre chrétien, c'est de respecter le sang, la vie et la liberté des hommes ; c'est de savoir souffrir leurs outrages, de ne point se venger, et d'approcher ainsi de la perfection humaine.

Malgré les attaques de l'incrédulité et des passions perverses, la religion de Jésus domine.—Ils sont pleins et nombreux les temples où l'on prie en son nom. Les adversaires de la morale chrétienne ne sont que des méchants. Voltaire en vouloit personnellement à Jésus l'insensé !.... c'est que l'orgueil le domina toute sa vie ; c'est qu'il croyait que ce nom, qui remplissait l'Univers, était un obstacle ou un vol fait à sa réputation. D'ailleurs, comme il n'avait pas rougi de mettre à contribution le Vice et la Vertu dans ses écrits, afin de s'emparer de tous les lecteurs, la morale sublime de Jésus ne pouvait que l'inquiéter : mais son nom périra, tandis que le nom *auguste*, adoré dans les quatre parties du monde, sera toujours le signal de la charité, de la bonté, de l'humilité, de ces vertus célestes qui nous élèvent et nous perfectionnent pour l'immortalité.

Le christianisme qui réunit à la fois les plus beaux préceptes, et les plus beaux exemples que l'homme puisse offrir dans sa dignité régénérée, régit par la bonté divine dans CE PAYS visiblement protégé par la Providence ; et c'est la morale de Jésus qui toujours vivante dans une foule de cœurs élancés vers le ciel, rétablit une sorte d'égalité, en faisant vivre les pauvres, et en exerçant en leur faveur les actes renaissants d'une charité inépuisable : c'est la morale de Jésus, enfin, qui soutient ce corps politique, qui s'oppose à sa corruption totale, et à sa dissolution.

AMEN !

NOUVELLES ETRANGERES.

VARIETES.

Ouvrage de M. de Chateaubriand.

(III^e et dernier Extrait.)

DES BOURBONS.

Les souvenirs de la vieille France, la religion, les antiques usages, les mœurs de la famille, les habitudes de notre enfance, le berceau,

le tombeau, tout se rattache au mot sacré de roi : il n'effraie personne ; au contraire, il rassure. Le roi, le magistrat, le père, un Français confond ces idées....Il n'y aura ni repos, ni honneur, ni félicité, ni stabilité dans nos lois, nos opinions, nos fortunes, que quand la maison de Bourbon sera rétablie sur le trône. Certes, l'antiquité, plus reconnoissante que nous, n'auroit pas manqué d'appeler divine une race qui, commençant par un roi brave et prudent, et finissant par un martyr, a compté dans l'espace de neuf siècle, quarante-trois monarques, parmi lesquels on ne trouve qu'un seul tyran : exemple unique dans l'histoire du monde, et éternel sujet d'orgueil pour notre patrie. La probité et l'honneur étoient assis sur le trône de France, comme sur les autres trônes la force et la politique. Le sang noble et doux des Capet ne se reposoit de produire des héros que pour faire des rois honnêtes hommes. Les uns furent appelés sages, bons, justes, bien-aimés ; les autres, surnommés grands, augustes pères des lettres et de la patrie. Quelques uns eurent des passions qu'ils expièrent par des malheurs ; mais aucun n'épouvanta le monde par ces vices qui pèsent sur la mémoire des Césars, et que Bonaparte a reproduits.

Les Bourbons, dernière branche de cet arbre sacré, ont vu, par une destinée extraordinaire, leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique, et leur dernier sous la hache de l'athée. Depuis Robert, sixième fils de saint Louis dont ils descendent, il ne leur a manqué pendant tant de siècles que cette gloire de l'adversité, qu'ils ont enfin magnifiquement obtenue. Qu'avons-nous à leur reprocher ?— Le nom de Henri IV fait encore tressaillir les cœurs français, et remplit nos yeux de larmes ; nous devons à Louis XIV la meilleure partie de notre gloire. N'avons-nous pas surnommé Louis XVI le plus honnête de son royaume ?.....

Cette famille pleure dans l'exil, non ses malheurs, mais les nôtres. Cette jeune princesse que nous avons persécutée, que nous avons rendue orpheline, regrette tous les jours dans les palais étrangers les prisons de la France. Elle pouvoit recevoir la main d'un prince puissant et glorieux, mais elle préféra unir sa destinée à celle de son cousin, pauvre, exilé, proscrit, parce qu'il étoit Français, et qu'elle ne vouloit point se séparer des malheurs de sa famille. Le monde entier admire ses vertus ; les peuples de l'Europe la suivent quand elle paroît dans les promenades publiques, en la comblant de bénédictions ; et nous, nous pouvons l'oublier ! Quand elle quitta sa patrie, où elle avoit été si malheureuse, elle jeta les yeux en arrière, et elle pleura. Objects constants de ses prières et de son amour, nous savons à peine qu'elle existe. “ *Je sens, dit-elle quelquefois, que je n'aurai d'enfans qu'en France,*” mot touchant qui seul devoit nous faire tomber à ses pieds, et nous arracher les sanglots du repentir.....

Le frère de notre roi, Louis XVIII, qui doit régner le premier sur nous, est un prince connu par ses lumières, inaccessible aux pré-

jugés, étranger à la vengeance. De tous les souverains qui peuvent gouverner à présent la France, c'est peut être celui qui convient le mieux à notre position et à l'esprit du siècle ; comme de tous les hommes que nous pouvions choisir, Bonaparte étoit peut-être le moins propre à être roi. Les institutions des peuples sont l'ouvrage du temps et de l'expérience : pour régner, il faut surtout de la raison et de l'uniformité. Un prince qui n'auroit dans la tête que deux ou trois idées communes, mais utiles, seroit un souverain plus convenable à une nation qu'un aventurier extraordinaire, enfantant sans cesse de nouveaux plans, imaginant de nouvelles lois, ne croyant régner que quand il travaille à troubler les peuples, à changer, à détruire le soir ce qu'il a créé le matin. Non seulement Louis XVIII a ces idées fixes, cette modération, ce bon sens si nécessaires à un monarque, mais c'est encore un prince ami des lettres, instruit et éloquent comme plusieurs de nos rois, d'un esprit vaste et éclairé, d'un caractère ferme et philosophique.

Choisissons entre Bonaparte, qui revient à nous, portant le code sanglant de la conscription, et Louis XVIII, qui s'avance pour fermer nos plaies, le testament de Louis XVI à la main. Il répétera à son sacre ces paroles écrites par son vertueux frère :

“ Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis, sans que je leur en eusse donné aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner.”

M. le comte d'Artois, d'un caractère si franc, si loyal, si français, se distingue aujourd'hui par sa piété, sa douceur et sa bonté, comme il se faisoit remarquer dans sa première jeunesse par son grand air et ses grâces royales. Bonaparte fut abattu par la main de Dieu, mais non corrigé par l'adversité : à mesure qu'il recule dans le pays qui échappe à sa tyrannie, il traîne après lui de malheureuses victimes chargées de fers : c'est dans les dernières prisons de la France qu'il exerce les derniers actes de son pouvoir. M. le comte d'Artois arrive seul, sans soldats, sans appui, inconnu aux Français auxquels il se montre. A peine a-t-il prononcé son nom, que le peuple tombe à ses genoux ; on baise les basques de son habit, on embrasse ses genoux ; on lui crie, en répandant des torrens de larmes : “ Nous ne vous apportons que nos cœurs ; le monstre ne nous a laissé que cela ! ” A cette manière de quitter la France, à cette façon d'y rentrer, reconnoissez d'un côté l'usurpateur, de l'autre le prince légitime.

M. le duc d'Angoulême a paru dans une autre de nos provinces ; Bordeaux, la seconde ville du royaume, s'est jeté dans ses bras, et la patrie de Henri IV a reconnu avec des transports de joie l'héritier des vertus du Béarnois. Nos armées n'ont point vu de chevalier plus brave que M. le duc de Berry. M. le duc d'Orléans prouve par sa noble fidélité au sang de son roi, que son nom est toujours un des plus beaux de la France. J'ai déjà parlé des trois générations de héros, M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon : je laisse à Bonaparte à nommer le troisième.....

Par quel honteux caprice avons-nous donné au fils d'un huissier d'Ajaccio, l'héritage de Robert-le-Fort ? Ce Robert-le-Fort descendoit vraisemblablement de la seconde race, et celle-ci se rattachoit à la première. Il étoit comte de Paris. Hugues Capet apporta aux Français, comme Français lui-même, Paris, son héritage paternel, des biens et des domaines immenses. La France, si petite sous les premiers Capet, s'enrichit et s'accrut sous leurs descendans. Pour remplacer cette race antique nous avons été chercher un roi, comme l'a dit un sénateur, chez un peuple où les Romains ne vouloient pas prendre des esclaves. C'est en faveur d'un Italien obscur, dont il a fallu faire la fortune en dépouillant tous les Français, que nous avons renversé la loi salique, *palladium* de notre empire. Combien nos pères diffèrent de nous de sentimens et de maximes ! A la mort de Philippe-le-Bel ils adjugèrent la couronne à Philippe de Valois au préjudice d'Edouard III, roi d'Angleterre ; ils aimèrent mieux se condamner à deux siècles de guerre, que de se laisser gouverner par un étranger. Cette noble résolution fut la cause de la gloire et de la grandeur de la France : l'oriflamme fut déchirée aux champs de Créci, de Poitiers et d'Azincourt, mais ses lambeaux triomphèrent enfin de la bannière d'Edouard III et de Henri V, et le cri de *Montjoie S. Denis* étouffa celui de toutes les factions. La même question de l'hérédité se représenta à la mort de Henri III : le parlement rendit alors le fameux édit qui donna Henri IV et Louis XIV à la France. Ce n'étoit pourtant pas des têtes ignobles que celles d'Edouard III, de Henri V, du duc de Guise et de l'infante d'Espagne. Grand Dieu ! qu'est donc devenu l'orgueil de la France ! Elle a refusé d'aussi grands souverains pour conserver sa race française et royale, et elle a fait choix de Bonaparte.

..... Bonaparte n'a rien de Français, ni dans les mœurs, ni dans le caractère. Les traits même de son visage montrent son origine. — La langue qu'il apprit dans son berceau n'étoit pas la nôtre, et son accent comme son nom révèlent sa patrie. Son père et sa mère ont vécu plus de la moitié de leur vie sujets de la république de Gènes. — Lui-même est plus sincère que ses flatteurs : il ne se reconnoît pas Français ; il nous hait et nous méprise. Il lui est plusieurs fois échappé de dire : *Voilà comme vous êtes, vous autres Français*. Dans un discours il a parlé de l'Italie comme de sa patrie, et de la France comme de sa conquête. Si Bonaparte est Français il faut dire nécessairement que Toussaint-Louverture l'étoit autant et plus que lui : car enfin il étoit né dans une vieille colonie française, et sous les lois françaises ; la liberté qu'il avoit recue lui avoit rendu les droits du sujet et du citoyen. Et un étranger élevé par la charité de nos rois, occupe le trône de nos rois, et brule de répandre leur sang ! Nous primes soin de sa jeunesse, et par reconnaissance il nous plonge dans un abîme de douleur !

Qu'il sera doux de se reposer enfin de tant d'agitation et de malheur sous l'autorité paternelle de notre souverain légitime !

..... Nous avons un prince légitime, né de notre sang, élevé parmi nous, que nous connoissons, qui nous connoit, qui a nos mœurs, nos goûts, nos habitudes, pour lequel nous avons prié Dieu dans notre jeunesse, dont nos enfans savent le nom comme celui d'un de leurs voisins, et dont les pères vécurent et moururent avec les nôtres.

Si le rétablissement de la maison de Bourbon est nécessaire à la France, il ne l'est pas moins à l'Europe entière.

A ne considérer d'abord que les raisons particulières, est-il un homme au monde qui voulût jamais s'en reposer sur la parole de Bonaparte ? N'est-ce pas un point de sa politique comme un des penchans de son cœur, que de faire consister l'habileté à tromper, à regarder la bonne foi comme une duperie et comme la marque d'un esprit borné, à se jouer de la sainteté des sermens ? A-t-il tenu un seul des traités qu'il ait faits avec les diverses puissances de l'Europe ? C'est toujours en violant quelque article de ces traités, et en pleine paix, qu'il a fait ses conquêtes les plus solides.....

Des puissances, si souvent trompées, pourroient elles reprendre tout-à-coup une sécurité qui les perdrait ? Quoi, elles auroient oublié l'orgueil de cet aventurier qui les a traitées avec tant d'insolence, qui se vantoit d'avoir des rois dans son antichambre, qui envoyoit signifier ses ordres aux souverains, établissoit ses espions jusque dans leur cœur, et disoit tout haut qu'avant dix ans sa *Dynastie* seroit la plus ancienne de l'Europe ? Des rois traiteroient avec une homme qui leur a prodigné des outrages que ne supporteroit pas un simple particulier ! Une reine charmante faisoit l'admiration de l'Europe par sa beauté, son courage et ses vertus, et il a avancé sa mort par les plus lâches comme par les plus ignobles outrages. La sainteté des rois comme la décence m'empêchent de répéter les calomnies, les grossièretés, les ignobles plaisanteries qu'il a prodiguées tour-à-tour à ces rois et à ces ministres qui lui dictent aujourd'hui des lois dans son palais. Si les puissances méprisent personnellement ces outrages, elle ne peuvent ni ne doivent les mépriser pour l'intérêt et la majesté des trônes : elles doivent se faire respecter des peuples, briser enfin le glaive de l'usurpateur, et déshonorer pour toujours cet abominable droit de la force, sur qui Bonaparte fonde son orgueil et son empire.

Il importe au repos des peuples, il importe à la sûreté des couronnes, à la vie comme à la famille des souverains, qu'un homme, sorti des rangs inférieurs de la société, ne puisse impunément s'asseoir sur le trône de son maître, prendre place parmi les souverains légitimes, les traiter de frères, et trouver dans les révolutions qui l'ont élevé, assez de force pour balancer les droits de la légitimité de la race. Si cet exemple est une fois donné au monde, aucun monarque ne peut compter sur sa couronne. . . Qu'on y prenne bien garde : toutes les monarchies de l'Europe sont à peu près filles des mêmes mœurs et des mêmes temps, tous les rois sont réellement des espèces de frères unis par la religion chrétienne et l'antiquité des souvenirs. Ce beau et grand système une fois rompu, des races nou-

valles assises sur les trônes où elle feront régner d'autres mœurs, d'autres principes, d'autres idées; c'en est fait de l'ancienne Europe; et dans le cours de quelques années, une révolution générale aura changé la succession de tous les souverains. Les rois doivent donc prendre la défense de la maison de Bourbon, comme ils la prendroient de leur propre famille. Ce qui est vrai, considéré sous les rapports de la royauté, est encore vrai sous les rapports naturels. Il n'y a pas un roi en Europe qui n'ait du sang des Bourbons dans les veines, et qui ne doive voir en eux d'illustres et infortunés.— parens. On n'a déjà que trop appris au peuples qu'on peut renverser les trônes. C'est au rois à leur montrer que si les trônes peuvent être ébranlés, ils ne peuvent être jamais détruits; que pour le bonheur du monde, les couronnes ne dépendent pas des succès du crime et des jeux de la fortune. . . .

Paris, comme Athènes, a vu entrer dans ses murs des étrangers qui l'ont respecté, en souvenir de sa gloire et de ses grands hommes. Quatre-vingt mille soldats vainqueurs ont dormi auprès de nos citoyens, sans troubler leur sommeil, sans se porter à la moindre violence, sans faire même, entendre un chant de triomphe. Ce sont des libérateurs, et non pas des conquérans. Honneur immortel aux souverains qui ont pu donner au monde un pareil exemple de modération dans la victoire! Que d'injures ils avoient à venger! Mais ils n'ont point confondu les Français avec le Tiran qui les opprime. Aussi ont-ils déjà recueilli le fruit de leur magnanimité. Ils ont été reçus des habitans de Paris comme s'ils avoient été nos véritables monarques, comme des princes Français, comme des Bourbons. Nous les verrons bientôt les descendans de Henri IV, Alexandre nous les a promis: il se souvient que le contrat de mariage du duc et de la duchesse l'Angoulême est déposé dans les archives de la Russie. Il nous a fidèlement gardé le dernier acte public de notre gouvernement légitime, il l'a rapporté au trésor de nos chartes, où nous garderons à notre tour le récit de son entrée dans Paris, comme un des plus grands et des plus glorieux monumens de l'histoire.

Toutefois ne séparons point des deux souverains qui sont aujourd'hui parmi nous cet autre souverain qui fait à la cause des rois et au repos des peuples, le plus grand des sacrifices: qu'il trouve comme monarque et comme père la récompense de ses vertus dans l'attendrissement, la reconnaissance et l'admiration des Français.

Français! amis, compagnons d'infortune, oublions nos querelles, nos haines, nos erreurs, pour sauver la patrie; embrassons-nous sur les ruines de notre cher pays; et qu'appelant à notre secours l'héritier de Henri IV et de Louis XIV, il vienne essuyer les pleurs de ses enfans, rendre le bonheur à sa famille, et jeter charitablement sur nos plaies le manteau de St. Louis, à moitié déchiré de nos propres mains. Songeons que tous les maux que nous éprouvons, la perte de nos biens, de nos armées, les malheurs de l'invasion, le massacre de nos enfans, le trouble et la décomposition de toute la France, la perte

de nos libertés, sont l'ouvrage d'un seul homme, et que nous devons tous les biens contraires à un seul homme. Faisons donc entendre de toutes parts le cri qui peut nous sauver, le cri que nos pères faisoient retentir dans le malheur comme dans la victoire, et qui sera pour nous le signal de la paix et du bonheur : *Vive le Roi !*

Sur le dernier Ecrit de M. de Chateaubriand.

Le titre même que je donne à cet article prouve assez que ce n'est point une analyse que je veux faire de l'ouvrage de M. de Chateaubriand. Ces discussions littéraires, ces jugemens critiques dont les livres nouveaux sont ordinairement pour nous l'occasion, le sujet et le prétexte, seroient ici entièrement superflus ou même déplacés. — Trois extraits considérables de cet ouvrage que deux passions généreuses, la haine de la tyrannie et l'amour de ses rois légitimes, ont inspiré à M. de Chateaubriand, offerts par le Journal des Débats à l'avidité curieuse des lecteurs, l'ont déjà fait connoître et apprécier bien mieux que tout ce que je pourrois en dire. Le plus grand nombre ne s'est même pas contenté de ces fragmens étendus : presque tous ont voulu lire l'ouvrage entier, entraînés et par ce qu'ils en avoient déjà lu, et par le puissant intérêt du sujet, et par la juste renommée de l'auteur. Tous ont été frappés des énergiques tableaux que le Tacite moderne nous présente de la dissimulation, de la perfidie, de l'imposture, et de la sombre et savante tyrannie du moderne Tibère, dans la première partie de cet ouvrage : *De Bonaparte* : tous ont applaudi aux nobles élans, aux émotions généreuses, aux sentimens vraiment français et chevaleresques qui animent la seconde partie : *Des Bourbons*. La première peut être regardée comme une des plus éloquentes philippiques qui existe. Quel que soit notre respect pour les princes de l'éloquence grecque et latine, nous ne craignons point de dire que plusieurs morceaux de l'ouvrage de M. de Chateaubriand ne sont point inférieurs aux plus véhémentes invectives de Démosthènes contre Philippe, de Cicéron contre Antoine ; le sujet sans doute étoit plus fécond, le tyran plus odieux, et M. de Chateaubriand n'a manqué à son sujet ni par la vigueur de son talent, ni par l'énergie de sa haine, et je le loue ici de sa haine comme de son talent : car il est des circonstances au nombre desquelles il faut surtout mettre celle-ci, où ce sentiment, ordinairement bas et odieux, se transforme en une passion noble et généreuse.

Dans cette première partie, parmi les nombreux et excellens morceaux qui font passer dans l'âme des lecteurs les sentimens d'horreur et d'indignation dont l'auteur est pénétré, il n'est personne qui n'ait remarqué celui où M. de Chateaubriand représente la plus illustre victime, le fils des héros, promettant d'être un héros lui même, immolé par le tyran qui accumule tant de crimes dans un seul : violation

du territoire étranger et du droit des gens, perfidie, cruauté mépris de toute justice et des formes même qui en sont la sauve-garde, grossières insultes de la part d'agens odieux attentat contre l'honneur français outragé dans un nom qui lui fut toujours cher, et dans une famille qui en fut constamment le modèle parmi nous. Qui est-ce qui n'a pas frémi en lisant cet énergique tableau des maux que la loi seule de la conscription versoit sur la France, des dispositions nouvelles qui l'aggravoient sans cesse, et de sa cruauté toujours croissante, et du despotisme avec laquelle le tyran l'éludoit, la violoit même pour la rendre plus barbare encore, ne respectant pas les barrières qu'il avoit posées lui-même, respectant ceux qui s'étoient plusieurs fois légalement rachetés, les comprenant sous des dénominations différentes dans de nouveaux enrôlemens militaires, devançant l'âge qu'il avoit fixé, de sorte que ces infortunés, dit M. de Chateaubriand, enlevés à leur chaumière avant " d'être parvenus à l'âge d'homme,... " se prenoient à pleurer, et criaient en tombant frappés par le boulet : " *Ah ! ma mère ! ma mère !* cri déchirant qui accusoit l'âge tendre " de l'enfant arraché la veille à la paix domestique ; de l'enfant " tombé tout-à-coup des mains de sa mère, dans celles de son barbare souverain ? " Enfin, dans les discours les plus véhémens contre de grands coupables, y a-t-il un morceau d'une éloquence plus vigoureuse et plus pressante que cette paraphrase des paroles de Bonaparte au Directoire qu'il expulsoit : " Qu'avez-vous fait de cette " France que je vous ai laissée si brillante ?.....Qu'avez-vous fait de " cent mille Français que je connoissois ?.....Ils sont morts ! " M. de Chateaubriand fait les mêmes questions et beaucoup d'autres encore à l'usurpateur qui accusoit une autorité peu digne d'intérêt sans doute, mais cent fois moins coupable, cent fois moins funeste à la France que la sienne ; il interroge à son tour le charlatan qui prétendoit réparer des torts, ces crimes et des malheurs qu'il a cruellement aggravés et surpassés sans mesure. Lorsqu'il lui présente une rapide énumération des calamités sous le poids desquelles nous avons gémi, qu'il lui demande à plusieurs reprises quel en est l'auteur, et répond avec tous les lecteurs et la France entière : *c'est toi !* on croit entendre les paroles foudroyantes du prophète Nathan : *Tu es ille vir !* ●

Mais à ces justes invectives, à ces accusations trop légitimes, à ces cris d'indignation, succèdent, dans la seconde partie, des tableaux plus aimables et plus doux : c'est l'éloge de cette famille illustre, qui pendant huit cents ans gouverna la France, souvent avec gloire, toujours avec bonté ; à qui nous dûmes plusieurs grands rois, et presque toujours d'excellens monarques pères de leurs sujets ; qui dans une longue succession de quarante-trois souverains, ne compte qu'un tyran ; qui fit asseoir la probité et l'honneur sur le trône de France, et dont le sang noble et doux, dit M. de Chateaubriand, ne se reposoit de produire des héros que pour faire des rois honnêtes hommes. C'est l'éloge plus particulier de la branche de Bourbon, à qui la France doit le bon et valeureux Henri IV, qui vint aussi réparer parmi nous les

maux des factions et des discordes civiles ; Louis XIV, sous le long règne de qui la France jeta un si grand éclat, et se distingua parmi toutes les nations de l'Europe par la gloire des armes, par les chefs-d'œuvre de sa littérature et des beaux-arts, par la magnificence de ses établissemens, par la politesse, la grâce et la noblesse de ses manières ; de Louis XVI, enfin, le plus vertueux des hommes, mort victime de sa bonté. Mais, pour compléter ce tableau de vertus touchantes et de sentimens paternels héréditaires dans cette race auguste, il faut parler de ceux de ses membres qui vivent encore, et que les vœux de la France entière appellent parmi nous ; de Louis XVIII, prince dont l'âme élevée et l'esprit étendu se sont encore formés et perfectionnés à l'école de l'expérience et du malheur ; M. le comte d'Artois, *d'un caractère, dit M. Chateaubriand, si franc, si loyal, si Français, et qui se distingue aujourd'hui par sa piété, sa douceur, sa bonté, comme il se faisoit remarquer dans sa première jeunesse par son grand air et ses grâces royales* ; les ducs d'Angoulême et de Berry, princes pleins de valeur et de vertus chevaleresques ; des descendans du grand Condé, qui sur le champ de bataille se montrèrent toujours digne de ce grand nom et de cette illustre origine ; et de cette fille infortunée de Louis XVI, de cette princess auguste que je nomme la dernière, comme pour la détacher du tableau, la présenter d'une manière plus particulière à nos bénédictions, à nos hommages, et lui offrir ce tribut d'attendrissement de respect et d'amour qu'on ne peut refuser à tant de vertus et de grâces, à de si cruelles infortunes et de si longues douleurs. On peut appliquer à Mad. la duchesse d'Angoulême, comme à tous les princes vivans de la maison de Bourbon, ce que le grand Bossuet disoit du grand Condé : ils rentrent en France avec ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute à la vertu.

(La Suite au Prochain Numéro.)

AU REDACTEUR.

Monsieur,

Il étoit tout simple que dans les premiers momens de notre liberté, les princes augustes qui pénétrèrent d'abord dans nos murs, parussent exciter seuls les transports de notre reconnoissance : nous étions justement éblouis (et nous conserverons un éternel souvenir) de la magnanimité d'Alexandre et du successeur de Frédéric-le-Grand. Ce n'étoit aussi qu'avec un attendrissement mêlé d'admiration, que nos regards se fixoient sur le généralissime autrichien qui rappeloit la grandeur du sacrifice de son vertueux et digne maître. Les autres souverains entrés dans cette ligue sainte, seront à jamais chers à la France par l'amour qu'ils portent à notre Roi, et la haine qu'ils ont vouée à notre tyran. Mais, Monsieur, pas un Français sans doute n'a oublié ce qu'il doit au prince Régent d'Angleterre et au noble peuple qui a tant contribué à nous affranchir. Les dra-

peaux d'Elisabeth flottoient dans les armées de Henri IV ; ils reparaissent dans les bataillons qui nous rendent Louis XVIII. Nous sommes trop sensibles à la gloire pour ne pas admirer ce lord Wellington qui retrace, d'une manière si frappante, les vertus et les talens de notre Turenne. Ne se sent-on pas touché jusqu'aux larmes, quand on voit ce véritable grand homme promettre, lors de notre retraite de Portugal, deux guinées pour chaque prisonnier français qu'on lui amèneroit vivant. Par la seule force morale de son caractère, plus sévère que par la vigueur de la discipline militaire, il a miraculeusement suspendu, en entrant dans nos provinces, le ressentiment des Portugais et la vengeance des Espagnols : enfin, c'est sous son étendard que le premier cri de *vive le Roi !* a réveillé notre malheureuse patrie : au lieu d'un Roi de France captif, le nouveau prince noir ramène à Bordeaux un roi de France délivré. Lorsque le roi Jean fut conduit à Londres, touché de la générosité d'Edouard, il s'attacha à ses vainqueurs, et revint mourir dans la terre de sa captivité, comme s'il eût prévu que cette terre seroit dans la suite le dernier asile du dernier rejeton de sa race, et qu'un jour les descendans des Talbot et des Chandos recueilleroient la postérité des la Hire et des Duguesclin.

J'ai l'honneur d'être, Monsiennr, votre très humble et très obéissant serviteur,

DE CHATEAUBRIAND

CALAMITÉ AFFREUSE !

Extrait d'une lettre de Smyrne.

Nous venons de recevoir la nouvelle d'un grand malheur qui est arrivé à la plus grande caravane de cette saison, la quelle faisait route de la Mecque à Alep.—Cette caravane consistait en 2000 âmes, marchants et voyageurs de la Mer Rouge, et du golphe Persique ; de Pélerins revenant de rendre de *pieux hommages* à la Mecque, et d'une suite nombreuse de domestiques ; le tout escorté par 400 soldats.—la marche étoit en trois colonnes.—Le 18 d'Août dernier, ils entrèrent dans la grande Arabie-Déserte, où ils séjournèrent sept jours, et allaient en sortir.—Quelques heures de plus,.....et ils étoient tous hors de danger ; Mais hélas !.....ils ne devoient pas revenir saufs. Le 23 Août au matin, précisément dans le moment où ils allaient plier leurs tentes et se mettre en route, un vent de Nord-Est s'éleva, et souffla avec une violence horrible.—Alors, ils marchèrent à pas précipités pour s'échapper du danger qui les menaçait ;...mais le fatal *Kamsin* les couvrait déjà—tout-à-coup, on observa des nuages épais, noirs et ardents, qui obscurcirent l'horizon et balayèrent la surface du désert.—Ces nuages, approchant les colonnes, obscurcirent entièrement la route qu'elles suivaient.—Hommes et animaux,

tous soudainement frappés du danger qui les menaçait, ils jettèrent les hauts cris ; et atteints de la peste, ils tombèrent sans vie.—De 2,000 âmes qui composaient cette caravane, 200 seulement échappèrent à cette calamité.—Ils ne durent leur salut qu'à la vitesse de leurs Dromadaires.

(Traduit de l'*American Watchman*.

C'est en vain qu'on a cherché le nom de Napoléon dans tous les calendriers anciens et dans les Vies des Saints ; on ne l'a trouvé nulle part que dans les *Actes des Saints* des bollandistes ; mais ce Napoléon n'étoit rien moins qu'un saint ; c'étoit, au contraire, un fort méchant démon, qui prit plaisir à tourmenter cruellement le corps d'une pauvre femme pendant cinq ans de suite, et dont elle ne fut délivrée que par l'intercession d'une sainte. Voici le texte latin : *Uxor Bonamici dixit quod ipsa à quinque annis circà, semper fuit gravata et vexata à duobus dæmonibus, unus quorum nominatus Napoleone, alter vero Soldanus* (*Acta sanctorum*. Avril, tom. III, pag. 519, art 66)

*Hymne à la Divinité, sur le retour du Roi et de la famille royale en France** ; par M. Gouin, ancien chef de division de l'administration des postes.

Grand Dieu ! célébrons tes bienfaits !
Tu ne permis pas que des traîtres
Missent le comble à leurs forfaits ;
Et le Français revoit ses maîtres.

Par toi LOUIS,
Par toi les lis
Sont ravis

Aux tyrans de la France.

Nous chérissons,
Nous bénissons,
Nous adorons

Ta suprême puissance.

Desa tombe un Roi vertueux
Sans doute a fléchi ta colère :
Il vivoit pour nous rendre heureux ;
Mort, il nous sert encor de père.

Par toi, etc.

Au peuple aveuglé par l'erreur
Tu rends la divine lumière ;
A ta voix, le vil imposteur
Rentre soudain dans la poussière.

Par toi, etc.

Quand des Bourbons brisant les fers,
Tu daignes relever le trône ;
Tu confirmes à l'univers
Leurs droits sacrés à la couronne
Par toi, etc.

Louis, cet astre bienfaisant,
De nos maux va tarir la source ;
Entends mes vœux, Dieu tout-puissant !
Et daigne protéger sa course.
Par toi, etc.

L'auguste fille de nos rois,
Miracle de la Providence !
Près du trône reprend ses droits,
Et revient consoler la France.
Par toi, etc.

Dans ton ineffable bonté
Brille ta sagesse profonde :
Nous rendre la félicité,
C'est rendre aussi la paix au monde.
Par toi, etc.

Offrons aux pieds de tes autels
L'encens de la reconnaissance.
S'il fut des Français criminels,
Pour eux implorons ta clémence.
Par toi, etc.

* Cet hymne a été composé en 1799, lors de la campagne de Souwarow en Italie, par un homme à qui son attachement invariable et connu à la cause des princes de la maison de Bourbon, a plusieurs fois attiré des persécutions honorables, et qui n'a pas attendu, comme tant d'autres, que cette cause triomphât pour la défendre par ses écrits.

Voici l'acte d'abdication de Bonaparte :

“ Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon étoit le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France.

“ Fait au palais de Fontainebleau, le 11 Avril 1814.

“ Signé NAPOLEON.”

Pour copie conforme,

Signé DUPONT (de Nemours,) *secrétaire-général du
gouvernement provisoire.*

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de cette abdication une autre abdication du même genre ; après la chute du pouvoir directorial, Barras abdiqua aussi, et il écrivoit :

18 brumaire.

Citoyens Représentans,

Engagé dans les affaires publiques, uniquement par ma passion pour la liberté, je n'ai consenti à accepter la première magistrature de l'Etat que pour la soutenir dans les périls par mon dévouement, pour prévenir des atteintes de ses ennemis les patriotes compromis dans sa cause, et pour assurer aux défenseurs de la patrie les soins particuliers qui ne pouvoient leur être plus constamment donnés que par un citoyen anciennement témoin de leurs vertus héroïques et toujours touché de leurs besoins.

La gloire qui accompagne le retour du guerrier illustre, à qui j'ai eu le bonheur d'ouvrir le chemin de la gloire, les marques éclatantes de confiance que lui donne le corps-législatif, et le décret de la représentation nationale m'ont convaincu que quelque soit le poste où m'appelle désormais l'intérêt public, les périls de la liberté sont surmontés, et les intérêts des armées garantis. Je rentre avec joie dans les rangs de simple citoyen ; heureux, après tant d'orages, de remettre entiers et plus respectables que jamais les destins de la république, dont j'ai partagé le dépôt.

Salut et respect,

BARRAS.

Il n'est donc pas difficile de s'exprimer avec quelque noblesse en abdiquant une grande puissance.

Voilà des positions analogues qui le prouvent.

De l'Aurora, du 27 Juin 1814.

FONTAINEBLEAU, LE 21 AVRIL.

Départ de Bonaparte.

Bonaparte quitta cette ville hier à onze heures du matin ; (et non pas le 19, comme un des journaux l'avait annoncé) il avait à sa suite 14 voitures. Son escorte employa 60 chevaux de poste. Les quatre Commissaires des pouvoirs alliés, qui l'accompagnoient, étaient M. Souwarow, le général Prussien Kolkere, un général Anglais, et un autre général, supposé Autrichien. Quatre officiers de sa maison, parmi les quels était son boulanger, formaient une partie de sa suite. Peu de militaires partirent avec lui : et même on dit que ceux qui en témoignèrent la volonté, le quittèrent lorsqu'il s'embarqua.

Ce qui suit sont les paroles qu'il adressa, en partant, aux officiers et aux subalternes de la vieille garde qui étoient toujours avec lui :

“ Je vous dis adieu. Pendant les vingt ans que nous avons agis ensemble, j'ai été satisfait de vous. Je vous ai toujours trouvé dans le sentier de la gloire. Tous les pouvoirs de l'Europe se sont armés contre moi : une partie de mes généraux ont trahi leur devoir ; la France elle même l'a trahi.”

“ Par votre appui et celui des braves qui me restèrent fidèles, j’ai pendant trois ans préservé la France de la guerre civile.”

“ Soyez fidèles au nouveau roi que la France a choisie : obéissez à vos chefs, et n’abandonnez pas votre chère patrie, qui a souffert trop longtemps.” “ Ne Plaiguez pas mon sort : je serai heureux, lorsque je saurai que vous l’êtes aussi.”

“ J’aurais pu mourir : rien ne m’eût été plus facile ; mais je désire toujours suivre le sentier de la gloire. Ce que nous avons faits, je l’écrirai.”

“ Je ne puis vous embrasser tous ; mais j’embrasserai votre général—“ Avancez, Général.”

“ Apportez-moi l’Aigle, que je l’embrasse aussi. (En l’embrassant, il dit) “ ah ! cher aigle, puisse le baiser que je te donne retentir à la postérité !” Adieu, mes enfans, adieu, mes braves camarades pour la dernière fois, entourez-moi.”

Alors, l’état major, toujours accompagné par les quatre commissaires des pouvoirs alliés, forma un cercle autour de lui.

Bonaparte après ceci entra dans la voiture. Ici, il ne put cacher son émotion, et il laissa échapper quelques larmes. En s’en allant, il demanda *Constant*, son premier valet de chambre ; mais celui-ci s’était caché, Probablement pour ne pas suivre Bonaparte, quoiqu’en ayant reçu le jour précédent un présent de 50,000 francs.

Bonaparte fit la demande de 200 pieces de canon pour fortifier son Isle, et d’une frégate Anglaise pour le protéger du danger des corsaires. Ceci lui a été refusé. Il surveilla lui-même ses bagages.— Il avait demandé 160 chariots pour les porter.

MÉDITATION.

Le jour ne suffit pas aux peines que j’endure,
Et la nuit.....Où la nuit.....la plus obscure
Alors que tout s’éteint dans sa noir épaisseur,
Est moins triste que moi, moins sombre que mon cœur.
Ce fantôme voilé que le silence mène
Assis en ce moment sur son trône d’ébène,
Du plus épais nuage envelope les airs
Et son sceptre de plomb pesé sur l’univers.
Quelle ombre impénétrable et quel calme immobile !
La Nature se tait dans sa marche tranquille ;
L’oreille écoute en vain !.....l’œil ne voit plus.....tout dort.
Tout semble anéanti, rien n’est mu.....tout est mort !.....
De ce vaste repos, combien l’ame est frappée !
O !.....des mondes détruits, image anticipée !
Triste et dernier soleil !.....jour affreux, hate-toi !
Vien tirer le rideau ;.....tout est fini pour moi !.....